TB2

**SUJET 1 - DM**

Aux fondements de ce qui habite aujourd’hui très largement notre représentation du pouvoir et de la politique, on trouve cette idée « paranoïaque » selon laquelle ceux qui l’exercent doivent constamment être suspectés de mentir et de dissimuler la vérité. Cette idée a aujourd’hui atteint un degré tel qu’elle affecte non plus seulement les individus (les hommes politiques) mais l’exercice même de la politique, l’activité politique qui se voit récusée en tant que telle au motif qu’elle est investie par le mensonge, la tromperie et la manipulation.

En réalité, le rapport difficile entre vérité et politique n’est pas seulement conjoncturel, inscrit dans notre actualité. Ce n’est pas d’aujourd’hui que les deux ne font pas bon ménage. Lier la politique et le mensonge est à la fois une idée très ancienne, un lieu commun et un propos qui nous délivre quelque chose de la représentation implicite qu’on se fait de la politique et du pouvoir : à savoir l’identification de la politique et du mal. Cette identification a habité (et habite encore) un certain nombre de représentations collectives, de fantasmes ou de peurs (ce dont témoigne par exemple le mythe du « machiavélisme » qui, à l’orée de la modernité, a fait de la politique une sorte d’incarnation hyperbolique du mal). Ce n’est pas seulement dans la conscience commune mais aussi dans la tradition philosophique, que la politique a été déclarée mensongère, trompeuse et quasi maléfique, vouée de ce fait à la déchéance et à la destitution.

Platon mène contre la politique (et au premier chef contre la démocratie) une critique radicale, au motif essentiel qu’elle s’exerce au moyen de la rhétorique, autrement dit d’un langage trompeur qui tente de persuader par n’importe quels moyens. Il s’en prend évidemment à l’exercice de la politique dans la cité grecque, dans la cité démocratique dont on sait qu’elle a lié de façon indissoluble le pouvoir et la parole. Non seulement parce que le système de la polis (démocratie directe) impliquait la puissance de la parole devant le peuple assemblé et donc le risque permanent de la démagogie mais surtout parce le « peuple » – et c’est encore Platon qui parle – est ce « gros animal » crédule et manipulable (République, VI) dont on peut à loisir flatter les instincts et les entraînements du moment. Pourquoi le pouvoir est-il nécessairement trompeur si ce n’est parce que la vérité est impuissante ?

La suspicion portée sur la politique est donc à double face : elle porte d’une part sur le rapport pervers entre le pouvoir et la parole (la tyrannie du langage, la connivence de la tyrannie et du mensonge sophistique, la falsification de la parole muée en instrument de pouvoir). Mais ce mensonge du pouvoir n’existerait pas s’il n’y avait pas, en répondant, en symétrique, un pouvoir du mensonge. Et si ce pouvoir du mensonge a une telle portée, c’est qu’il s’exerce sur une masse crédule, manipulable, gouvernée par ses passions et ses instincts. Cette représentation de la multitude conduit par exemple Platon, pourtant philosophe épris de vérité à justifier l’usage du mensonge chez les gouvernants : il écrit ainsi au livre III de la *République* (388), que « s’il appartient à d’autres (qu’aux médecins) de mentir, c’est au chef de la cité, pour tromper, dans l’intérêt de la cité, des ennemis ou des citoyens. À toute autre personne, le mensonge est interdit ».

Si le mensonge est nécessaire, c’est bien pour domestiquer, canaliser voire recouvrir les aléas et les désordres potentiels d’un peuple incontrôlable. Il est caractéristique que le mythe du « machiavélisme » (auquel la pensée de Machiavel ne se réduit évidemment pas) soit ainsi entré dans l’imaginaire collectif au titre d’incarnation hyperbolique du mal politique en conjuguant de manière fantasmatique les deux versants traditionnels de ce mal : d’un côté la perversité du pouvoir (ses mensonges, ses procédés trompeurs, ses ruses) et de l’autre la méchanceté humaine qui, en dernier ressort, est censée la justifier. La maîtrise du « machiavélique » (qui, encore une fois n’est pas le machiavélien) est une maîtrise absolue qui doit absorber l’usage de tous les procédés, de toutes les technologies (la violence, la ruse, la séduction) car face à elle, en dépit des apparences, ne se tiennent pas des victimes sans défense mais des sujets susceptibles, virtuellement, de la pire malfaisance. Les maléfices du pouvoir sont donc au miroir de la condition humaine dont il faut prévenir les agissements

**Myriam Revault d’Allonnes « Vérité et politique » Dans Les entretiens d'Auxerre, 2016.**

**RÉSUMÉ DE TEXTE** (8 points)

Résumez le texte en 150 mots (avec une marge de plus ou moins 10 %).

Indiquez le nombre de mots à la fin du résumé, en respectant un décompte conforme à celui des typographes : « il n’est pas », « c’est-à-dire », et « le plus grand » comptent respectivement pour 4, 4 et 3 mots.

**QUESTION DE VOCABULAIRE**(2 points)

Expliquez, en vous appuyant sur le contexte, le sens de l’expression « une masse crédule, manipulable, gouvernée par ses passions et ses instincts **»**

**DÉVELOPPEMENT** (10 points)

Dans quelle mesure peut-on considérer que le mensonge est d’autant plus efficace qu’il s’adresse à une masse crédule et manipulable ?

Vous nourrirez votre réflexion sur le travail de votre lecture des œuvres au programme.